

CHAPITRE 1

OÙ ON VOIT QUE LA SANTÉ NE S'ACQUIERT PAS CHEZ LE MÉDECIN

La lecture, et l'apprentissage de la lecture, tiennent une place extrêmement importante dans la vie des enfants et de leurs parents. C'est l'angoisse des enseignants, des familles et de tous les écoliers de quatre à huit ans. Beaucoup vont échouer ; et même parmi ceux qui réussissent, combien seront signalés en sixième pour des difficultés notables de lecture qui ne leur permettent plus de suivre. Près de 5% du budget de la sécurité sociale sont consommés par des soins de rééducation et d'orthophonie ; plus de la moitié de ces troubles ont pour cause, proche ou lointaine, la difficulté d'utiliser l'écrit. C'est dire, nous y reviendrons, que la lecture fait partie du quotidien.

Pourtant il n'existe aucun ouvrage dans lequel des parents pourraient trouver une information générale et des conseils afin d'aider leur enfant à devenir facilement bon lecteur. À chaque rentrée scolaire, radio, télévision et journaux, devant l'angoisse des familles, effectuent quelques enquêtes et donnent des conseils, le plus souvent vieillots et contradictoires. Mais rien qui puisse satisfaire les attentes et créer les conditions d'une évolution de la lecture dans l'ensemble du corps social.

On a l'impression que les professionnels, qu'ils soient dans l'école ou dans les professions paramédicales ou médicales¹, ne savent que demander aux parents de ne rien entreprendre. L'enseignement de la lecture apparaît comme une opération extrêmement délicate que la moindre maladresse extérieure va compromettre ou faire échouer définitivement. Que tout le monde retienne son souffle...

Mais ce qui est inquiétant dans cette affaire, c'est, nous le verrons, que l'école et les rééducateurs sont, une fois sur deux, incapables de transformer les enfants en lecteurs. Ils ne réussissent qu'avec certains enfants ; et pour ceux qui échouent, c'est « la faute à leur famille » qu'on a pourtant soigneusement tenue à l'écart jusque là...

Nous, les auteurs de ce livre, nous sommes aussi des professionnels de la lecture. Mais nous pensons, devant les mauvais résultats dont nous tentons de comprendre les raisons, que rien ne pourra changer tant que la lecture restera l'affaire des spécialistes, de l'école d'abord, des rééducateurs ensuite. Il faut déscolariser et démedicaliser l'enseignement de la lecture, et faire converger les forces pour que chacun se sente coresponsable des actions à travers lesquelles tous les enfants vont devenir lecteurs.

Dans ce livre, nous allons expliquer ce qu'est la lecture, donner des informations sur la façon dont les enfants apprennent à travers les échanges qu'ils ont avec leur milieu, puis montrer comment, en utilisant l'écrit de l'environnement, les enfants sont très tôt lecteurs, à leur manière, dès lors qu'on ne les en empêche pas.

Aider un enfant, ce n'est pas chercher à lui transmettre une technique ou un savoir, c'est lui permettre de construire les outils dont il a besoin à un moment précis pour utiliser l'écrit quand il veut jouer, agir, s'informer, se distraire, etc. Et ceci, quel que soit son âge, à deux ans comme à huit ans. L'interaction d'un enfant avec l'écrit auquel il a recours pour mener à bien et faire avancer le projet dans lequel il est engagé, cette interaction a lieu partout, à l'école bien sûr, mais aussi à la maison, à la crèche, dans la rue, dans les magasins, à la télévision, en voyage, à la section enfantine de la bibliothèque, à la piscine, au zoo...

(1► Les rééducateurs, les orthophonistes, les pédiatres, psychiatres, pédopsychiatres...

L'enfant rencontre ainsi des écrits qui n'ont pas été mis là pour qu'il apprenne à lire, mais simplement pour qu'il les utilise. Et c'est en les utilisant qu'il apprend à lire, aussi facilement, aussi naturellement qu'il a appris à parler.

Nous revenons constamment sur le caractère *fonctionnel* de l'écrit social et nous l'opposons au caractère *artificiel* d'un écrit scolaire dont l'enfant n'a nul besoin pour vivre et qui n'est là que pour l'enseignement de la lecture. Tout le monde sait bien qu'un bébé comprend progressivement le langage oral parce qu'on lui parle vraiment, parce qu'on a quelque chose à lui dire : qu'on l'aime, que son repas va être prêt, que maman va revenir, etc. et non pas en faisant semblant de lui parler sous prétexte qu'il est trop petit, et qu'à trois mois il ne comprendrait pas ce qu'on lui dit. C'est la même chose par rapport à l'écrit. Il ne faut pas enseigner la lecture, pas plus qu'on n'enseigne la parole ; mais il faut que l'enfant rencontre l'écrit comme il rencontre l'oral, et qu'on l'aide à l'utiliser comme il le souhaite. Ainsi, dès son plus jeune âge, il est lecteur à sa manière. Et cette manière va évoluer au fil de ses rencontres jusqu'à ressembler à la nôtre et sans doute la dépasser.

Ce livre veut donc aider les éducateurs à se conduire *naturellement* au cours des rencontres de l'enfant avec l'écrit, afin que ne se produise pas cette crise du cours préparatoire où tant d'écoliers échouent et où tous prennent des habitudes qu'il leur sera difficile de perdre.

Pour se comporter naturellement devant les rencontres de l'enfant avec l'écrit, il faut savoir ce qu'est la lecture. Or, à l'heure actuelle, l'opinion courante (largement entretenue par les spécialistes) est de plus en plus inexacte par rapport à ce qu'on connaît du comportement du lecteur. François Richaudeau écri-

vait, il y a plus de dix ans déjà, que l'enseignement de la lecture avait mille ans de retard, et qu'on donnait à l'écolier une idée aberrante de ce qu'il fallait faire pour lire, comparée à ce que font les véritables lecteurs. Les opinions courantes sur la lecture sont aussi fausses et dangereuses que certaines pratiques qui existaient voici encore cent ans à propos des règles d'hygiène ou d'alimentation des bébés. Il est évident que le $b a = ba$ et la lecture à voix haute systématique seront à ranger dans le musée des tâtonnements de l'humanité, au même chapitre que les toiles d'araignée pour soigner les plaies, ou l'alcool dans le biberon pour tuer le ver ; mais, tandis qu'un effort important a été entrepris pour divulguer les règles d'hygiène ou la diététique, rien n'a encore été fait pour aider ceux qui fréquentent l'écrit à se comporter comme des lecteurs efficaces.

Tout ce qui sera dit dans ce livre peut se comprendre à partir de deux idées. La première, nous l'avons déjà présentée. Elle concerne la manière dont un enfant apprend : apprend à marcher, à parler, à se situer dans l'espace, à interpréter les visages, à entrer en relation avec les autres, à lire, à utiliser les nombres pour se repérer dans les choses, etc. L'enfant n'apprend pas parce qu'on lui transmet le savoir de l'adulte. Pour résoudre la situation dans laquelle il est engagé, il doit faire des hypothèses qui élaborent un savoir original et provisoire. Les autres, enfants ou adultes, vont l'aider en lui apportant de l'information, en réagissant à ses comportements inventés, en s'impliquant avec lui dans la situation, en l'incitant à réfléchir sur son action, etc.

Ainsi, d'expérience en expérience, dans l'échange avec le monde et les autres, va-t-il modifier ses hypothèses et ses réponses, et c'est ce mouvement permanent et ininterrompu qui constitue son apprentissage ; ses apprentissages plutôt, car ils ne sont pas séparables les uns des autres et prennent tous leur source commune

dans la vie totale d'un enfant, totalement impliqué dans une situation totale. Bien sûr, il en va ainsi pour la lecture, et nous essaierons de montrer comment, depuis son plus jeune âge, l'enfant est en train de devenir lecteur à travers ses rencontres avec l'écrit.

La deuxième idée qui nous paraît importante concerne la lecture elle-même, c'est-à-dire la connaissance qu'on a aujourd'hui des comportements mis en œuvre au cours de l'activité de lecture.

À la différence de ce qui se passe dans les pays où la langue écrite est « idéographique » (le chinois, par exemple, où les mots sont représentés par des dessins), chez nous l'écriture est alphabétique, c'est-à-dire que les groupes de lettres peuvent se prononcer indépendamment des mots ou des idées qu'ils expriment. Grâce à cette écriture, n'importe qui peut prononcer, sans avoir besoin de les comprendre, les groupes de lettres tels que « sulbotraqui, chenave » etc. Le fait de ne pas les comprendre (mais seulement de pouvoir les dire) montre bien qu'on ne lit pas ces mots-là. Il ne viendrait pas à l'idée de quelqu'un de prétendre qu'il sait lire le latin, alors qu'il n'y comprend rien et qu'il est seulement capable de faire du bruit avec sa bouche ! En outre, on s'aperçoit très vite que, neuf fois sur dix, on ne peut dire correctement les mots que si on a d'abord compris le sens de la phrase, comme on l'observe dans l'exemple célèbre : « les poules du couvent couvent... »

Nous y reviendrons ; mais il est bien évident que lire, c'est comprendre de l'écrit et ce n'est pas le prononcer ; tout au plus, quand on l'a compris, peut-on presque toujours le prononcer alors qu'à l'inverse, on peut oraliser beaucoup de choses qu'on ne comprend pas et qu'on ne sait donc pas lire. Je ne peux pas lire certains livres de médecine ou certains romans ; un enfant de huit ans ne sait pas lire un article de journal

sur la politique économique même s'il est, à peu près, capable d'en « faire la lecture », pardon ! de « le dire », à son grand-père aveugle...

Ce qui est vrai, c'est que parfois, en prononçant la suite des sons écrits sur un papier, on parvient à comprendre ce que les yeux ne reconnaissent pas mais que les oreilles identifient ; par exemple : « *elvoilegrenchi innoiréblan* ».

L'opération que vous venez de faire, c'est ce que font tous les enfants qui déchiffrent au cours préparatoire, qui ânonnent au cours élémentaire, dont on voit les lèvres bouger au cours moyen et qui, plus tard, croiront « entendre dans leur tête » ce que leurs yeux voient. Ce moyen de comprendre, en entendant ce qui est écrit, est plus difficile à mettre en œuvre que la lecture avec les yeux, comme en témoignent ces deux phrases : « *elvoilegrenchi innoiréblan* » ; « *elle voit le grand chien noir et blanc* ».

Le premier est beaucoup plus lent et détourne le lecteur de son véritable projet, puisqu'au lieu de faire du sens, il est d'abord obligé de faire du son. C'est exactement la même différence qu'on trouve entre celui qui comprend et rêve en anglais, et celui qui doit reconstituer, en traduisant l'anglais, une phrase en français pour en extraire le sens.

Ces deux manières de comprendre l'écrit ne sont pas équivalentes : l'une permet de lire environ 10 000 mots à l'heure² au prix d'une fatigue qui n'autorise pas à le faire au-delà de quelques minutes ; l'autre permet de lire à plus de 40 000 mots à l'heure, sans fatigue et plusieurs heures de suite, avec une compréhension bien plus aisée.

(2) C'est à peu près la vitesse de la parole.

Ces deux manières de comprendre l'écrit ne mettent pas en jeu les mêmes comportements et ne s'apprennent pas de la même façon ; il ne faut pas espérer qu'en apprenant à déchiffrer et à prononcer à voix haute, on sache lire un jour. Aujourd'hui, ceux qui savent lire, en ayant commencé par déchiffrer, ont appris inévitablement seuls, sans s'en rendre compte, et en faisant autre chose que ce que l'école ou leurs parents leur demandaient.

Du reste, ce nombre est très limité ; aujourd'hui, il n'y a guère que 30% des Français qui savent lire. Les autres, sept Français sur dix, sont obligés de passer par la prononciation, même intérieure, de tout ou d'une part importante de ce qui est écrit. Cette obligation est dramatique. Certes, ils peuvent se débrouiller pour les besoins les plus urgents : dans les transports, dans les magasins, pour les formulaires administratifs, pour la page locale de leur journal, pour la publicité et les rares lettres familiales. Mais que de difficultés pour comprendre la suite des opérations dans une cabine téléphonique, les sous-titres du film à la télévision, les pages de politique générale du journal (on préfère écouter les informations à la télévision) ! Que de temps et que de mal pour chercher une information dans un dictionnaire, dans une table des matières, dans un ouvrage documentaire ! Quelle gêne à feuilleter un roman dans une bibliothèque ou une librairie ! Et si un livre a été retenu, trop souvent à cause de la sa couverture, combien de semaines va-t-il rester sur la table de nuit ! On dira qu'on n'a pas le temps de lire ! On a pourtant le temps de regarder la télévision. Se plonger dans un livre quand on lit mal, c'est une entreprise fatigante et désagréable comparée à l'apparente aisance du spectateur ; et pourtant, pour ceux qui lisent avec leurs yeux et non avec leur bouche, la lecture n'est pas plus difficile que l'écoute d'une émission, au contraire.

Et les enfants ! Ce livre de bibliothèque qui voyage dans le cartable, des semaines entières, et qu'on rendra sans l'avoir fini ! Savez-vous qu'un livre de taille normale doit pouvoir être lu par un enfant en un temps qui varie entre deux et cinq heures au maximum ? Au-delà, la lecture est trop lente, trop infructueuse, trop désagréable ; il vaut mieux chercher ses distractions ailleurs...

Le *savoir déchiffrer*, qui avait semblé bien suffisant pour la majorité des Français dont on estimait qu'ils n'avaient pas besoin de lire, est franchement inadapté pour vivre à la fin du 20^e siècle. Vivre, c'est-à-dire trouver les solutions aux problèmes qu'on se pose, disposer de l'information la plus étendue et la plus variée, accéder à l'expression de la pensée et de la sensibilité des autres, se distraire, se détendre et s'évader à travers les productions littéraires.

Il est nécessaire, souhaitable et bon (sans parler même de l'enjeu pour la vie démocratique) que chacun sache traiter directement l'écrit par les yeux, de même qu'il traite directement l'oral par l'oreille. Cette nécessité apparaît d'autant plus comme une urgence aujourd'hui que la presque totalité des enfants de milieu populaire échouent à l'école pour les raisons qu'on connaît, étroitement liées à la lecture. Les adultes doivent comprendre que le problème se pose aujourd'hui en des termes nouveaux et simples, et qu'il est possible, en adoptant d'autres attitudes à l'école, dans les familles et dans le corps social en général, que tous les enfants développent, dès le début, les véritables comportements du lecteur efficace.

Nous donnerons ici des conseils pour aider les éducateurs, mais nous voulons commencer par mettre en garde les parents contre certaines habitudes qu'ils ont face à leur bambin en train de devenir lecteur.

Un enfant de cinq ans ne peut ignorer, à voir l'agitation des adultes, qu'il va bientôt entrer dans une phase capitale pour lui. Les amis, la famille le questionnent : « *Dans quelle classe est-il ? Le fils d'une amie sait déjà presque lire !* »

Entre six et sept ans, c'est une véritable conspiration. À l'école, à la maison, chez le médecin ou le psychologue, l'enfant se voit à tout moment, glisser devant les yeux un texte, un bout de journal, une page d'un livre ou quelques lignes préparées soigneusement ; quelqu'un lui demande : « *Lis-moi ça !* ». Avouez que la demande est bizarre ! Pourquoi la « grande personne » qui doit savoir lire ne lit-elle pas elle-même si elle désire apprendre quelque chose ? Et si elle a vraiment besoin de savoir quelque chose, pourquoi n'est-ce pas ce quelque chose qu'elle demande à l'enfant de trouver ?

Les adultes, enseignants comme parents, doivent s'interroger sur leur besoin de « contrôler » la lecture. Pourquoi, en outre, ne savent-ils le faire qu'en demandant à l'enfant de dire à haute voix ce qui est écrit ?

Pourquoi contrôler sans arrêt la compréhension de l'écrit ? Jamais il ne viendrait à l'idée des parents de suspecter leur bébé de quelques mois de ne pas comprendre exactement toutes les nuances de ce qu'ils disent. Jamais le contrôle ne consistera à faire répéter par l'enfant ce qu'il a entendu : cette répétition ne touche pas à la compréhension, le premier perroquet venu vous le dira. Le temps d'apprendre à parler est considérable et on accepte toutes les étapes. Il est impossible de dire à un moment : « *Lucien comprend ou ne comprend pas* », car cette compréhension dépend de ce qu'on dit à Lucien, de ce qui l'intéresse, de son souci du moment. Il en va de même en lecture. Que signifie savoir lire ? Sûrement pas de pouvoir prononcer n'importe quel écrit !

Pourquoi contrôler la lecture en faisant lire à voix haute ? Lorsqu'on va au cinéma avec un enfant, on voit bien, à ses réactions, s'il comprend et s'il trouve du plaisir. On peut certes le questionner et discuter avec lui. Mais jamais on ne songerait à contrôler la compréhension en lui demandant, au fur et à mesure de la projection du film, de nommer tout ce qu'il voit sur l'écran ! On peut même être assuré que, s'il devait se livrer à ce travail, il ne comprendrait rien du tout au film et refuserait tout net d'aller au cinéma...

Et pourtant, c'est ce qu'on fait en lecture. On présente de l'écrit (ce qui correspond au film sur l'écran) et on demande de prononcer le nom de ce que les yeux perçoivent successivement. On empêche ainsi sûrement de comprendre. On attire l'attention de l'enfant sur tout autre chose que ce qui est nécessaire : son émotion, son plaisir, sa curiosité, etc.

Cet aspect nous semble capital et nous y reviendrons. L'angoisse fausse le jugement des adultes ; et les enfants ont une idée complètement absurde des raisons pour lesquelles ils lisent et de ce qu'ils doivent faire pour lire.

Persuadez-vous que les seuls moments où votre enfant apprend à lire, c'est lorsqu'il lit, lorsqu'il est assez pris par ses propres questions pour vouloir faire, le plus rapidement possible, du sens avec l'écrit. Par contre, il prend des habitudes néfastes dès que son rapport à l'écrit n'est pas fonctionnel et qu'il s'absorbe dans un mécanisme. Ce qui ne signifie pas que les techniques ne soient pas nécessaires : elles sont indispensables. Mais votre enfant va les construire ; cela, il sait très bien le faire. Depuis sa naissance, il n'arrête pas d'inventer des comportements nouveaux de plus en plus efficaces et diversifiés, et vous l'avez aidé dans sa propre démarche.

Si vous voulez l'empêcher de devenir lecteur, faites en sorte qu'il attende ses six ans et le moment où on lui imposera cette technique de transformation de l'écrit en oral que vous contrôlerez par la lecture à voix haute.

Et cessez immédiatement de lire notre livre...

En revanche, si les quelques pages que vous venez de lire ont éveillé en vous quelques doutes ou quelques échos, avancez dans ce livre. Nous l'avons écrit à plusieurs, avec des sensibilités différentes ; c'est volontairement que les mêmes idées sont reprises par chacun d'entre nous, à sa manière.

Mais les idées, qui vous feront regarder autrement la lecture... et les enfants, ne sont pas dans ce livre ; elles vont naître en vous, grâce au questionnement de notre écrit, par votre expérience. Le sens, c'est vous qui allez le créer ; ce n'est pas nous qui pouvons vous le transmettre. Nous ne pouvons que vous aider.

Cette lecture que vous allez faire, personne ne pourra la contrôler, même en vous demandant de dire, à voix haute, les mots que nous avons préparés pour vos yeux !